

Le problème de l'inférence causale

- **Tableau de correspondance des sections entre le *Traité de la nature humaine I, 3* et l'*Enquête sur l'entendement humain***

TNH I, 3	EEH
1, 2	4, 1 ^{ère} partie
3	
4	5, 1 ^{ère} partie
5	
6	4, 2 ^{ème} partie + 5, 1 ^{ère} partie
7, 8, 9, 10	5, 2 ^{ème} partie
11, 12, 13	6
14	7
15	
16	9

- **Structure de *TNHI*, 3 (« De la connaissance et de la probabilité »)**

Section 1

- Distinction entre la connaissance des relations d'idées et la connaissance des relations de fait.
- Développement sur la connaissance des relations d'idées (4 relations).

Section 2

- Développement sur la connaissance des relations de fait (3 relations).
- Parmi ces 3 relations, mise en évidence du caractère spécial de la relation de causalité.
- Formulation de la question directrice :
Q « Quelle est l'impression d'où provient l'idée de connexion nécessaire ? ».
 Premiers éléments de réponse (p. 134-6) : l'expérience de la contiguïté et de la succession de ce que nous nommons « causes » et « effets » ne fournit pas d'ancrage impressionnel à l'idée de connexion nécessaire.
- Pour répondre à **Q**, Hume passera par le détour de l'examen de deux autres questions, qu'il formule p. 137 :
Qa : « Toute chose qui commence d'exister doit-elle nécessairement avoir une cause ? » (= Le principe de causalité est-il nécessaire ?)
Qb : « Pourquoi concluons-nous que telles causes particulières doivent nécessairement avoir tels effets particuliers ? » (= Pourquoi considérons-nous la relation causale comme nécessaire ?)

Section 3

- Examen de **Qa**
- Résultat : le principe de causalité n'est connu ni par intuition, ni par démonstration.
- Nouvelle question : **Qa*** « Est-ce l'expérience qui engendre un tel principe ? Si oui, comment ? »
- Pour répondre à **Qa***, Hume trouve « plus commode » de répondre à **Qb**. En « fondant » **Qa*** dans **Qb**, « peut-être verrons-nous finalement la même réponse servir aux deux questions » (p. 143).
- L'examen portera donc dorénavant sur *la nature de l'inférence causale*.

Sections 4 et 5

- *Point de départ* : l'inférence causale trouve dans son ancrage dans l'expérience (impressions des sens ou souvenirs)

Section 6

- *Transition* : analyse de l'inférence, du passage qui conduit de l'impression à l'idée.
- p. 150 : « chemin faisant, nous avons peu à peu découvert une relation nouvelle entre la cause et l'effet, alors que nous nous y attendions le moins et étions entièrement occupés par un autre sujet ». Cette relation nouvelle est la « conjonction constante » entre telles causes et tels effets (qui complète les éléments de réponse avancés p. 136, section 2). Mais la conjonction constante ne permet toujours pas de fournir « une idée complète de la causalité ». A certains égards, elle échoue aux portes de la connexion nécessaire.
- D'où la question suivante (une reformulation de **Qb**, p. 154) : « pourquoi, de l'expérience de la conjonction constante, tirons-nous une conclusion qui va au-delà des cas passés dont nous avons eu l'expérience ? ».

Section 7

- *Le point d'arrivée* : « une idée vive, reliée ou associée à une impression présente » = la croyance.

Sections 7, 8, 9, 10

- Analyse du phénomène de la croyance : la croyance causale (= croyance en l'existence d'une connexion nécessaire entre les causes et les effets), les croyances religieuses, les croyances dans le champ de la fiction, etc.
 - Le mécanisme de la croyance est une transition coutumière de l'imagination.

Sections 11, 12, 13

- Examen des diverses formes de probabilité et d'« inférences faibles », par opposition à l'inférence causale « forte »

Section 14

- Réponse à **Q** : l'impression dont dérive l'idée de connexion nécessaire est une impression interne de l'esprit, une impression de réflexion. L'idée de nécessité a sa source dans une détermination de l'esprit.

Sections 15, 16

- Développement des conséquences de la théorie de la causalité
 - Section 15 : énoncé des règles à suivre pour « juger des causes et des effets »
- Section 16 : l'inférence causale n'étant pas de nature réflexive et argumentative, mais de nature sensible et associative, les animaux font eux aussi des inférences causales.

« Ce n'est pas ce que voit la raison dans la cause qui nous fait *inférer* l'effet. Une telle inférence, si elle était possible, équivaldrait à une démonstration, puisqu'elle serait fondée purement et simplement sur la comparaison des idées. Mais aucune inférence de la cause à l'effet n'équivaut à une démonstration. En voici la preuve évidente. L'esprit peut toujours *concevoir* que n'importe quel effet succède à n'importe quelle cause, et qu'en vérité n'importe quel événement succède à n'importe quel autre ; tout ce que nous concevons est possible, au moins dans un sens métaphysique : mais **partout où intervient une démonstration, le contraire est impossible et implique contradiction**. C'est pourquoi il n'y a point de démonstration pour aucune conjonction de la cause et de l'effet. »

Abrégé, p. 53

« l'idée de *pouvoir* est tout aussi relative que celle de cause ; toutes les deux se rapportent à un effet, à un événement, qui est constamment joint au premier. Quand nous considérons la circonstance *inconnue* d'un objet par laquelle est fixé et déterminé le degré de quantité de son effet, nous l'appelons son *pouvoir* ; en conséquence de quoi tous les philosophes conviennent que **le pouvoir se mesure par son effet**. Mais s'ils avaient une idée du pouvoir, **tel qu'il est en lui-même**, pourquoi ne pourraient-ils pas le mesurer par lui-même ? »

EEH, 7, 2, note p. 111

« L'accoutumance a deux effets *originaux* sur l'esprit : elle confère, avec l'*aisance* dans l'effectuation d'une action ou la conception d'un objet, une *tendance ou une inclination* à accomplir ces activités. (...) Quand l'âme s'emploie à effectuer une action ou à concevoir une chose à laquelle elle n'est pas habituée, elle trouve que ses facultés manifestent une certaine rigidité et que l'esprit se meut difficilement dans une nouvelle direction. Comme cette difficulté agite les esprits animaux, elle est source d'étonnement, de surprise et de toutes les émotions qui proviennent de la nouveauté ; elle est, par elle-même, très agréable, comme tout ce qui anime l'esprit à un degré modéré. Mais la surprise a beau être agréable en elle-même, dès lors qu'elle met les esprits en effervescence, elle n'augmente pas nos affections agréables, sans augmenter aussi nos affections pénibles (...) Au fur et à mesure qu'elle revient, la nouveauté s'use, les passions déclinent ; les esprits animaux circulent plus lentement ; et nous regardons l'objet d'un œil plus tranquille. Graduellement, la répétition produit une facilité, autre principe très puissant de l'esprit humain et intarissable source de plaisir, tant que la facilité ne franchit pas un certain seuil. (...) Le plaisir de la facilité consiste moins dans quelque fermentation des esprits que dans leur mouvement régulier, qui sera parfois assez puissant pour convertir la souffrance en plaisir et nous donner, avec le temps, le goût pour ce qui nous fut d'abord rebutant et désagréable au plus haut point. Mais d'autre part, comme la facilité convertit la souffrance en plaisir, elle convertit souvent le plaisir en souffrance, quand elle est trop grande, qu'elle affaiblit et alanguit les actions de l'esprit au point qu'il n'y prend plus d'intérêt et perd toute tension. (...) Mais l'accoutumance ne facilite pas seulement l'accomplissement d'une action, elle nous incline et nous dispose aussi à agir (...). C'est la raison pour laquelle l'accoutumance accroît toutes les habitudes *actives*, tandis qu'elle diminue les *passives* (...). La facilité déprime les habitudes passives, en affaiblissant et en ralentissant le mouvement des esprits. En revanche, comme les esprits s'entretiennent suffisamment eux-mêmes dans les habitudes actives, l'esprit tend à leur apporter une force neuve et à les entraîner plus violemment à l'action. »

TNH II, 3, 5, p. 271-3

« entre une pluralité de cas et chaque cas pris séparément qu'on suppose exactement semblable, **il n'y a aucune différence**, sinon ceci que, après la répétition de cas semblables, l'esprit est porté par l'habitude, quand un événement se présente, à attendre celui qui l'accompagne ordinairement et croire qu'il existera. Cette liaison que nous *sentons* dans l'esprit, cette transition coutumière de l'imagination qui va d'un objet à celui qui l'accompagne ordinairement, est donc le sentiment ou l'impression à partir de laquelle nous formons l'idée de pouvoir ou de liaison nécessaire. **Il n'y a rien de plus en l'occurrence**. Examinez la question de tous les côtés ; **vous ne trouverez aucune autre origine** à cette idée. (...) Quel changement s'est fait pour donner naissance à cette nouvelle idée de *liaison* ? **Rien**, sinon qu'il *sent* maintenant que ces événements sont *liés* dans son imagination et qu'il peut aisément prédire l'existence de l'un quand l'autre apparaît. Quand donc nous disons qu'un objet est lié à un autre, **nous voulons seulement dire** qu'ils ont acquis une liaison dans notre pensée »

EEH, 7, 2, p. 109-110